

Un vin régional à Paris

Il se vend du vin de Cahors à Paris depuis fort longtemps. Chargées à Bordeaux, les barriques remontent la côte atlantique jusqu'au Havre, où elles sont déchargées et mises sur de nouveaux bateaux, qui eux-mêmes seront déchargés sur d'autres, plus légers, à Rouen ; de là, par la Seine, elles rejoindront la capitale¹. Le voyage est donc long, et presque plus compliqué que pour rejoindre Londres. Au 19^e siècle, ce sont les productions massives dans les alentours de Paris et sur la Loire qui abreuvent le petit peuple parisien, jusqu'à ce que le chemin de fer déverse les hectolitres du Midi languedocien².

¹ Reynald Abad, *Le grand marché. L'approvisionnement alimentaire de Paris sous l'Ancien Régime*, Paris, Fayard, 2002, p. 17-19. L'auteur estime à 0,3% la part des vins de Cahors sur le total des vins vendus à Paris dans les années 1780 (p. 860). Référence citée par Sophie Brenac Lafon dans sa thèse, *Vignoble et vin de Cahors 1650-1850*, Université Bordeaux Montaigne, 2020, p. 599.

² Revoir la conférence de Stéphane Le Bras, « Boire à Paris à l'époque contemporaine », Comité d'histoire de la Ville de Paris, janvier 2020 : https://www.youtube.com/watch?v=ChJGQ_DOPo0

La promotion du cahors comme « vin régional » au lendemain de la Seconde Guerre mondiale

Après la crise phylloxérique, le vin de Cahors met du temps à refaire surface sur les tables parisiennes. C'est à partir des années 1950-1960 qu'elles lui feront une place en tant que « vin régional », c'est-à-dire, explique l'un de ceux qui l'a promu comme tel, le négociant Lucien Reutenauer « ni bordelais ni bourguignon », mais de demi-luxe et chargé de la culture de la région qui l'a vu naître.



Au Café Tivoli, Lucien Reutenauer (à droite), au centre Léon Bouzerand.

Pour Reutenauer en effet : « Le vin de Cahors est un grand vin régional, très lié à la province qui le produit. Aux yeux du consommateur français ou étranger, il faudra toujours le placer au centre de son cadre originel, le Quercy, terre pauvre, mais baignée de lumière, titulaire d'un passé qui s'inscrit dans les vieilles pierres de ses villages et les anciennes ruelles de ses villes »³.

³ Cité par Pierre Gayet, *Contribution à l'étude des vins de Cahors*, thèse de doctorat en Pharmacie, Université de Toulouse, 1964, p. 11. Voir : « Le

Nous savons par le témoignage de Jean Jouffreau que des bouteilles du Clos de Gamot étaient à la carte dans des restaurants très prisés, chez Lasserre, Le Doyen, Vrinat ou Lamazère, dès les années 1950 peut-être déjà, et plus certainement dans la décennie suivante⁴.



À cette époque, la Foire Exposition agricole de la Porte de Versailles est un autre lieu de promotion auprès du public parisien. Le président de la Chambre d'agriculture départementale Laurent Fraysse veille à ce que le cahors soit représenté (par le même Jouffreau), sur le stand de la région Midi-Pyrénées⁵.

vignoble lotois et l'aire de production des vins de Cahors », *Sud-Ouest*, 17 juillet 1964.

⁴ Jean Jouffreau, *La passion faite vin... de Cahors*, chez l'auteur, 1993, p. 28.

⁵ Idem, p. 23-25.



6

Des circuits commerciaux à construire

Selon le journaliste gastronomique Robert Courtine, dit La Reynière, il reste toutefois difficile en ces temps-là de trouver du bon cahors à Paris. Dans ses articles pour le journal *Le Monde*, il regrette à propos de ce vin : « Sa petite production nuit à sa commercialisation, ou, plus exactement, sa commercialisation laisse à désirer »⁷. D'après lui, Marange, à la Fontaine de Mars, rue Saint-Dominique, fut longtemps seul à proposer un bon cahors à prix doux. Jusqu'à ce qu'il découvre au restaurant Chez Proust de Lamazère le Clos de Gamot, que le critique désigne dans son millésime 1964 bouteille du mois, en mars 1967⁸.

6

<https://fr.foursquare.com/v/la-fontaine-de-mars/4b09aebaf964a520931b23e3?openPhotold=4fe457f8e4b02bd5c5bca15d>

⁷ La Reynière (Robert J. Courtine), « La bouteille du mois. Le cahors », *Le Monde*, 22 novembre 1968.

⁸ La Reynière (Robert J. Courtine), « La bouteille du mois », *Le Monde*, 17 mars 1967.



Près pour l'envol

Les efforts conjugués du négociant Lucien Reutenauer, du vigneron Jean Jouffreau et du critique Robert Courtine⁹ -qui est sensible au regain régionaliste, porté dans le Lot et à Paris par des personnalités telles que Georges Lagrange, rédacteur en chef du journal *Cahors* et président des Amitiés quercinoises, ainsi bien sûr que par *L'Auvergnat de Paris*, publication particulièrement bien distribuée parmi les propriétaires de cafés, hôtels, restaurants- installent le cahors comme l'un des premiers « vins régionaux » dans la capitale. Cet adoubement par la restauration parisienne positionne le

⁹ Courtine écrira d'autres articles dans *Le Monde* sur ce vin : « Itinéraire pour un week-end vignes et châteaux dans les méandres du Lot », *Le Monde*, 10 mars 1973 ; « Le cahors ressuscité », *Le Monde*, 12 novembre 1977 ; « Un cahors mal placé (suite) », *Le Monde*, 31 décembre 1977.

cahors au-dessus du simple vin de pays, et prépare l'essor des trois décennies suivantes. D'autres vigneronns savent tôt investir la place. Entre 1965 et 1972, Burc (Pinaie, à Puy-l'Evêque), bénéficie d'un contrat avec Chamard (les Chais rustiques), négociant parisien¹⁰. Parmi ses clients, Franck Rigal, qui a monté un négoce de bouteilles avec son frère au début des années 1970, gardera longtemps le souvenir de La Galoche d'Aurillac, rue de Lappe, qui lui prendrait jusqu'à 25 000 bouteilles par an dans les temps fastes.



11

¹⁰ Entretien de Pascal Griset et Léonard Laborie avec Jean-Luc Burc, 17/11/2015.

¹¹

https://www.ligue-auvergnate.com/index.php?option=com_content&view=article&id=208:cabrettes-et-cabrettaires&catid=2&Itemid=101

Porté par l'obtention du statut d'appellation d'origine contrôlée, nimbé de vertu par rapport au bordeaux qui pâtit à partir de 1973 du scandale des fraudes aux coupages dissimulés, le cahors était prêt à connaître une véritable vogue à Paris.